

*Trois voix, trois chants, muets, déroulés du plus long au plus bref, tant de morts, des chemins qui se croisent, impossibles rencontres, voix du dedans, chants murés, chants d'absence...*

## I

### *Passé recomposé? Pas si simple...*

Et maintenant, sans doute, plus qu'une chose à faire. L'aimer.

Du moins tenter cette expérience. Peut-être la plus satisfaisante. La moins douloureuse. D'abord découvrir qui il est, qui il peut bien être.

Mon père. Cet homme serait, est mon père. Bon. Il semble que des preuves suffisantes soient réunies, des papiers, des traces de voyages, de séjours plus ou moins longs ici ou là, avec son nom. Sa fille. Je suis sa fille. La seule. La seule qu'on ait trouvée. Adoptée. M'a-t-il aimée? J'avais deux ans, un an après mon adoption, quand il a quitté ma mère. Disparu. Jamais réapparu. Sauf maintenant, malade, vieux, amnésique semble-t-il (dois-je y croire, ou non?). Et je deviens soudain responsable de lui! Moi! Cet enfant que ma mère a voulu, mais dont lui, peut-être, a eu peur? Trop de responsabilités? Pourquoi est-il parti?

Comment vais-je pouvoir l'aimer? C'est une décision à prendre. Comme de commencer, de suivre un régime. Il faut s'y préparer. Quant à ça, c'est un peu raté. Il était impensable que je me prépare. Il est déjà là. Je ne suis pas prête, pas prête du tout. Il débarque dans ma vie, ma vie sans lui depuis toujours, moi, sa fille! Sa fille? Quelle fille? Quand m'a-t-il transmis quelque chose? Son nom, par hasard, par pression de ma mère? Et c'est la loi qui m'oblige, moi, l'abandonnée, qui ai dû trouver les forces nécessaires pour grandir ailleurs que chez un père, la loi qui m'oblige, moi, à m'occuper de ce vieux, souvent sale, absent à lui-même, presque méchant parfois, sorti de nulle part, dont les autres disent que c'est mon père!

Comment a-t-on eu l'idée de me chercher? Moi qui ne me cachais pas. D'établir une filiation qui me semblait effilochée jusqu'à dissolution complète dans un passé qui ne me pesait pas, croyais-je. Il n'existait plus pour moi depuis une éternité, pourquoi quelqu'un a-t-il supposé que je pouvais exister pour lui?

Quelle réaction aurait eu ma mère si elle avait eu connaissance de cette folle chose dans ma vie? Elle est morte, elle. Neuf ans déjà. Rien, ne rien dire de cela, je pourrais pleurer encore. Ce vide-là, il est, il existe, tangible. Je peux presque le toucher. Je le fais parfois, et ma voix tremble. Je n'entends plus la sienne.

Mais je ne sais pas encore vraiment pourquoi une simple évocation me plonge dans un tel trouble. Pourquoi ce vide, ce manque est si fort. Derrière sa tombe, dans un petit cimetière tranquille, je cherche une autre tombe, qui peut-être n'existe pas, ni là ni ailleurs. Deux mères me hantent depuis que celle-ci n'est plus. Deux mères me hantent et se confondent. Elle m'aimait, elle, sûr. Je crois. Elle? Laquelle? Et moi, je crois encore que je l'aimais, je crois, je veux croire. Elle? Elle, oui. Elle, celle que j'ai connue, qui m'a élevée. J'ignore de quelle sorte était cet amour. L'appeler filial, c'est simple et efficace. Je ne sais si cela peut décrire cet ensemble de sentiments forts et ambigus.

En tout cas cela m'a fait du mal qu'elle devienne comme perdue pour moi, quoi que les gens disent pour consoler. Et que moi, d'un coup, je me sente perdue depuis toujours pour l'autre, la première. Que je ne sache plus très bien d'où naissent mes regrets, avant de m'envahir. Deux vagues qui me submergent, l'une suivant l'autre, sans prévenir. Je peine parfois à refaire surface. Je n'aime guère y réfléchir, j'évite le plus possible, cela me fait douter de trop de choses, et de ma vie.

Pourtant, je ne peux pas toujours m'en empêcher. J'y pense et ça ne m'avance pas beaucoup. Au contraire. Voir un psy, me conseillent les copines qui m'appellent dans ces moments-là et me disent que je n'ai pas l'air d'aller bien. Facile! Un que je connais encore moins que moi et

qui pourrait, moyennant finances, m'apporter la paix? Je deviendrais sa patiente, sainement séparée de lui par le pouvoir, la grâce de l'argent? Je ne suis pas patiente. Je n'ai pas toujours une relation saine à l'argent. Le pouvoir, je m'en méfie. Et la grâce, je n'y crois pas.

Pourquoi pas les curés tant qu'elles y sont? Parce qu'eux-mêmes n'y croient plus guère, peut-être, à la grâce? Ils ont bien fait l'affaire pour soigner les cœurs pendant longtemps... Il y en avait de pas très nets? Sans doute, mais pas forcément plus que chez les psy... Et puis il fallait être un peu accessible, c'est vrai, croire un peu, à l'avance, à ce qu'ils allaient dire. Ce n'est pas mon cas, ne l'a jamais été. Et on ne va quand même pas les laisser reprendre le pré carré que les psy leur ont arraché il n'y a finalement pas si longtemps...

Sans les uns et sans les autres, ce n'est pas plus mal. Je me trouve assez grande pour essayer de me débrouiller toute seule. Je n'ai évidemment pas passé les neuf dernières années obnubilée par ces pensées. D'ailleurs depuis peu, j'ai largement de quoi m'occuper! Je ne sais pas si c'est un dérivatif heureux, mais cela m'occupe!

Cette chose qui m'arrive, c'est incroyable, complètement. Une histoire comme ça, lue dans un journal, j'émettrais des doutes quant à sa véracité. Mais il est là, lui, chez moi. Je n'arrive pas à savoir si j'arrive à y croire ou pas, à cette chose qui m'arrive. Ce n'est pas un vide qui vous envahit et vous glace, c'est une tranche de temps innommable,

une espèce de néant qui s'impose comme un poids, et que l'on voudrait simplement secouer pour s'en débarrasser. Pas si simple!

L'aimer. Comment faire? Je ne vois pas quoi d'autre envisager, mais comment faire? Improviser? Pas évident! Une décision à prendre. Bon. Je l'ai prise. Bon. Parce que rien d'autre ne semblait satisfaisant. Bien joli, mais maintenant, je m'y prends comment? Dans le futur, car le présent ne me laisse guère de temps, je vais lui construire, lui composer un passé. Et du même coup revoir le mien? Pas si simple. Pas forcément utile. Pas forcément souhaitable. De ce creux de dizaines d'années, qu'est-ce que je peux faire? À partir des maigres éléments qui l'accompagnent, reprendre cette trame rongée, me faire patiente ouvrière devant son métier à tisser, à broder? Je ne suis pas patiente. Pour ça, il me faudra le devenir. Il faudra, certes, mais ce ne sera pas facile. Je ne suis pas sûre du tout d'y arriver. À moins de ne découvrir dans l'idée de patience, au-delà de l'attente désagréable à supporter, la possibilité que quelque chose advienne au bout de ce temps d'attente, quelque chose que l'on espère, sans en avoir la connaissance précise. Découvrir la patience, peut-être déjà un but intéressant...

Inventer des mots, des mots qu'il aurait pu, voulu me dire? Que j'aurais voulu entendre? Inventer, non. Je veux du vrai. Ça n'existe pas, du vrai. Quoi, alors? J'ai commencé à chercher, depuis que cela m'est arrivé. Au

début pour me défendre, c'est vrai. Ensuite pour me donner le temps de trouver des solutions. Maintenant pour donner des éléments à la curiosité qu'il me faut au minimum avoir pour supposer que je peux m'intéresser à cet homme, puis faire un peu connaissance, au moins de mon côté, enfin l'aimer, cela m'arrangerait bien. Je crois vraiment que c'est comme ça, si j'y arrive, que je pourrais réussir à m'accommoder de ce qui m'a paru de prime abord une catastrophe, une réelle catastrophe.

Cet étranger dont je porte le nom m'a jadis reconnue comme sa fille mais ne me reconnaît pas, et ne saurait me reconnaître, du fait de sa maladie, Alzheimer, me dit-on, mais surtout parce que pour reconnaître il faut avoir connu. Et pas plus que je ne le connais il ne me connaît. Ce que j'ai en ma possession, que j'avais déjà, sans m'en soucier, ce sont des actes. C'est beaucoup et c'est peu, suffisant comme point de départ pour imaginer, insuffisant pour connaître quelqu'un. L'aspect officiel et restreint de la vie. J'ai des actes. De mariage. Il était présent. D'adoption. Il était présent. De divorce. Il était absent. Un livret de famille. Pour y inscrire un enfant, un seul, d'une famille si vite éclatée, à quoi bon ?

Né en 1915, cet homme, sur les actes, marié en 38, père en 45 de cet enfant d'un an déjà. Fille de qui ? Enfant sans identité, dans un orphelinat, adoptable parce que trouvée là, non réclamée après tant de disparitions, de

bombardements, de déportations, d'exodes, de drames de toutes sortes. Adoption simplifiée, une date de naissance, pas de lieu, papiers perdus s'il y en avait, fonctionnaires pas trop regardants, las, inquiets parfois peut-être, pris dans les courants de fins de guerres qui permettent et gomment tout, irresponsabilité dans l'attente d'un oubli général et indispensable à une survie de groupe.

Que faisait-il en 38 quand ma mère l'a épousé, mineure à vingt ans, avec l'assentiment de ses parents? Il avait un métier, on ne se mariait pas sans « situation » à cette époque, il était employé des postes, déjà receveur, mais d'un tout petit bureau de toute petite ville, presque un village, m'avait dit ma mère une fois où j'avais posé la question parce que, à l'école, on me l'avait posée.

Ils n'étaient pas pratiquants. Ni l'un ni l'autre. Mais leur mariage avait eu lieu de la façon la plus traditionnelle, mairie, feuillages, église, prêtre, enfants de chœur, cortège, garçons et demoiselles d'honneur, familles liées et souriantes sur les photos de photographe (le plus beau jour de la vie de ma mère?) restées exposées même après le divorce.

Un divorce à l'époque, même à la fin de la guerre, c'était inacceptable dans une bourgade comme la leur. Et j'avais porté ce poids sur mes petites épaules déjà abandonnées une première fois. Cet autre père m'avait abandonnée alors que le premier n'avait pas d'existence pour moi en

dehors du premier abandon que je ne pouvais pas me rappeler. Pourtant sans doute incrusté profond dans la chair de la petite fille adoptée, puis de l'écolière fille de parents divorcés, qui n'avait pas de père, pas de père, dont on pouvait mettre en doute tout ce qu'elle répondait aux questions sur ses origines, posées méchamment par des compagnes, gentiment plus rarement par des adultes soucieux de lui conserver des chances dans la vie.

Mes premiers parents, ceux qui ont été à mon origine première, avant que je n'aie des origines, les auteurs de ma naissance, auraient-ils pu imaginer ce qui allait m'arriver à ce moment de mes cinquante ans amplement sonnés où vraiment j'aurais préféré me passer de ce que je choisis d'appeler une aventure ?

Non, bien sûr. À cette question, je peux répondre. Non. Évidemment non. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vivront mes enfants lorsqu'ils auront mon âge. Ce n'est pas possible à imaginer. Les vies sont trop différentes avec une génération d'écart, et des conditions d'enfance si différentes pour eux et pour moi. J'espère seulement les avoir élevés avec beaucoup d'amour, d'attention, de fermeté aussi, de façon à les armer le mieux possible contre ce qui pourrait leur arriver de trop pénible. Mais que je n'imagine pas. Ne cherche pas à imaginer.

Un parent espère toujours que l'enfant qu'il a mis au monde aura un bel avenir. Avec les difficultés inévitables

que chacun rencontre en essayant de combler ses désirs, mais sans plus. Des aventures, oui, la vie ne se déroule pas sans mouvement, mais des aventures qui nourrissent l'enthousiasme, développent les forces, pas des aventures qui écrasent.

Une aventure c'est quelque chose qu'on choisit quand même, même si on s'y laisse entraîner. Moi je n'ai pas choisi. Non. Bien sûr que non. Mais maintenant je choisis de choisir. Cette aventure sera une des aventures de ma vie. Il me manquait un père lorsque j'avais un an. Il m'en est advenu un. Parti un an après. Disparu. Plus donné ni demandé de nouvelles. Une signature par pouvoir chez un notaire pour le divorce. Ma mère, divorcée, m'a eue toute à elle.

Ces drôles de femmes seules d'après la guerre étaient ou jouaient les veuves le plus souvent. Disaient qu'elles se sacrifiaient à leurs enfants, sans vouloir d'autre compagnon. Découverte d'une indépendance possible, peur de la perdre après l'avoir découverte ? J'ai été l'enfant d'une de celles-là. Et j'ai grandi. Avec les sauvageries qui m'étaient résistance aux coups portés à l'enfant d'une même pas famille. Avec tous les bonheurs, et un peu l'étouffement, d'être le centre de l'existence de cette femme encore jeune qui se dévouait pour moi, et sans doute pour elle, s'escrimant à occulter l'incertitude dans laquelle l'avait laissée l'échec de ce couple de si jeunes gens, sans explications ni délais.